

L'Horizon incendié de Tahar Bekri

Par Laïla PANI *

Poète et écrivain tunisien né en 1951, Tahar Bekri écrit en français et en arabe. Il est considéré par la critique internationale comme une des voix contemporaines les plus importantes du Maghreb. Sa poésie est traduite dans plusieurs langues. Il est maître de conférences à l'Université de Paris X-Nanterre. Son dernier recueil est intitulé « L'Horizon incendié » (Editions Al Manar, Casablanca, 2002)

Poète du Sud, mais également d'autres lieux du monde et de l'Universel, Tahar Bekri est un écrivain qui a vécu et su exprimer l'inconnu en lui et hors de lui, à partir d'un vis-à-vis poétique et existentiel concret et épineux avec l'expérience, la sienne, celle de l'exil dans ses rapports avec ses nombreux corollaires, telles l'errance et la nostalgie.

Pour ce barde, « l'exil, l'errance, l'absence de pays reviennent souvent. Aujourd'hui, l'exil, l'éloignement doivent aussi être chargés de nouvelles connotations, car on peut les transformer en quelques chose de positif, sauf si l'exil est condamnation » (1986)

Or, dans le cas précis de Tahar Bekri, l'exil n'est pas une condamnation. Il est l'horizon de la création que tous ses livres célèbrent. En témoigne « L'Horizon incendié »

Ecrits entre le Sénégal, le Mali, la Belgique, la France, la Tunisie..., les poèmes qui composent ce recueil surgissent des tréfonds des mots qui, tous, disent la rencontre fraternelle des souffles de l'Afrique, de l'Europe, des Amériques et de bien d'autres lieux célestiels du possible.

On le sait très bien, quand T. Bekri voyage, c'est toute la mémoire litté-



On le sait très bien, quand T. Bekri voyage, c'est toute la mémoire littéraire qui se met en mouvement. Sagittale, telle une vague océane, cette mémoire creuse et fouille en même temps qu'elle accomplit sa descente dans les abysses d'une conscience infatigablement puisatière.

raire qui se met en mouvement. Sagittale, telle une vague océane, cette mémoire creuse et fouille en même temps qu'elle accomplit sa descente dans les abysses d'une conscience infatigablement puisatière.

Infatigable, cette mémoire, toujours elle, lutte contre tout ce qui est figé. Pour elle, en tout cas, lorsqu'une ouïe comme celle T. Bekri, ce poète des oasis de nulle part, des oasis dont les rares mais fugitives brumes qui en couvrent les matins et les palmes suffoquent rien qu'à l'idée ou à la folie de ne plus voir le firmament lacté, — pour elle (la mémoire), donc, le poème n'existe pas uniquement depuis les aurores qui lui ont donné naissance ; mais encore, il est un puisatier rêveur : « Fallait-il/Au lutteur exsangue/Tant de fierté pour être battu » (H.I., p. 17)

Comme les recueils bekriens qui l'ont précédé, « L'Horizon incendié » est traversé par l'éloge des contrées célébrées que leur homérique poète rencontre au fur et à mesure qu'il s'enracine dans l'exil et l'errance. Qu'elles soient choses, éléments, entités botaniques ou espaces, ou saisies dans leur étrangeté et leur familiarité, ces contrées exigent toutes, chacune dans son régime propre, un regard vrai qui les restitue d'un chef. Ce regard ou ce ton qui est de T. Bekri, et grâce auquel celui-ci dit les pays et les choses et en dit l'être et la persévé-

rance, est générateur d'une poétique vigoureuse de l'exil, des errances constitutives et d'une nostalgie inquiète, tout ensemble : « De fleuve / En fleuve / Il déroba à la nuit ses feux / Les moires menaçantes / Les pirogues à vau-l'eau / Les rives jamais atteintes / Dans la distance se perdaient ses cris / Etouffés comme des sanglots » (H.I., p. 19).

Ce voleur d'infini (H.I., p. 19) et de l'opacité ardente voleuse, à son tour, de la proximité des mythes ou des énergies, des forces de la matière ou, en tout cas, des maux de la fleur (« Les acacias miraculés / Refuges pour la nuit frondeuse / Ne peuvent cacher le sang fielleux », in H.I., p. 21), ce marabout découronné qui veille sur la dense clameur muette du fleuve Niger (H.I., p.p. 13-15), ce tanneur des souvenirs sinon des sources des sons qui caressent les tam-tams et les corps ébène effleurant la lune —, bref, T. Bekri, ce guide des métaphores a cessé d'être la proie de l'exil et d'être seul dans l'exercice nostalgique de ce que l'exil n'est plus après la poésie de l'exil.

Dans « L'Horizon incendié », mais également dans les autres recueils poétiques de T. Bekri, tout autour du poète reflète le décentrement et le déracinement : « Palmeraies absentes / murs blafards / rêve errant / étoile filante / caravanes chancelantes / arbres aux branches nues / marabouts solitaires / cités empaillées / vent effaré / chants égarés... ». À vrai dire, c'est « Dans la distance [que] se perdraient ses cris / Etouffés comme des sanglots » (H.I., p. 19).

Si chez T. Bekri, la mise en poésie de l'exil et de l'errance devient une nouvelle manière de penser, de percevoir et de sentir, la création ou le vécu concret du poète ne va pas sans l'appel nostalgique lancé en direction de sa Tunisie natale, mais également en direction du monde : « Comment supplier le vent effaré / Pour retenir ton souvenir demeure et raison » (H.I., p. 16), « Au loin apparaissait ton ombre / Comme sourde mélancolie » (H.I., p. 24).

Si chez T. Bekri, la mise en poésie de l'exil et de l'errance devient une nouvelle manière de penser, de percevoir et de sentir, la création ou le vécu concret du poète ne va pas sans l'appel nostalgique lancé en direction de sa Tunisie natale, mais également en direction du monde

La halte, l'égarement et parfois la lassitude extrême du poète lui permettent paradoxalement de se ressaisir, d'espérer, bref, d'écrire et de méditer : « C'est quoi un pays ? / Demandait-il à l'horizon incendié / Le sable sous le vent perdait courage / Te revoir dans l'insomnie si décidée » (H.I., p. 27).

Ce n'est donc pas sans raison qu'on rencontre chez T. Bekri, l'image du poète exilé, errant et nostalgique du pays natal. La valorisation poétique de l'exil, de l'errance, du nomadisme, du cosmopolitisme ou de la nostalgie est un des moyens fondamentaux qui permettent une recherche d'un nouveau souffle, d'un nouveau départ, d'un renouvellement de l'acte d'écrire poétique : « Le cœur rompu aux feux de la mer / Dispersées ses cendres dans l'univers » (H.I., p. 68).

Ce sont ces années d'exil qui ont permis au poète tunisien d'aboutir à ce qu'il appelle « la transformation positive de l'exil ». Notons aussi que c'est grâce à ces années d'exil qu'il est parvenu à « exploiter les dimensions poétiques de ce phénomène biographique pour appeler à l'ouverture et au croisement des cultures » (1989).

T. Bekri est objectivement soucieux de faire de son exil un exil positif et inventif, et ceci en ne cessant d'effectuer des voyages dans le but de multiplier les occasions de rencontres et de dialogues. C'est pour cette raison qu'il a pu dire : « Je peux dire que mes derniers livres ne sont pas très nostalgiques parce que je vais maintenant vers l'autre. Je découvre et je continue d'être émerveillé par le monde. S'il y'a donc un aspect positif dans l'exil, c'est bien celui-là : la découverte de l'autre. [...] Mon exil est sous le signe de la rencontre » (1985).

Reprenant le même parcours que celui qu'il a recueilli dans son « Journal de neige et de feu » (1997), T. Bekri tente, dans « L'Horizon incendié », de voyager dans les mystères des lieux. De nouveau, l'écriture bekrienne évoque des traversées

de temps et d'espaces réels et imaginaires mais infinies. Elle est, telle « cette caravane de la soif lapidaire » que le poète célèbre dans son recueil « Le cœur rompu aux océans » (1988), constamment confrontée à son propre inassouvissement.

L'auteur de « L'Horizon incendié », tel un « Marcheur inconsolable » (H.I., p. 9), un « Déserteur en quête de lumière » (p. 14), est « Brûlé par le souvenir/Il arborait des palmerais absentes/La voix tremblée et la savate lente/Confondu par les vignes vierges/Le long des murs blafards/S'avaient en bataille ses silence » (p. 10).

La nostalgie du pays natal est maîtrisée, parce que le poète peut voir sous d'autres cieux, et par-tout, il se sent chez lui. Il s'agit, chez T. Bekri, de sa disponibilité concrète à aimer d'autres lieux et d'autres personnes humaines. Porté par l'ivresse du voyage, et par le désir d'être ici et en même temps ailleurs, son itinéraire errant lui ouvre les possibilités de sentir la « Douceur des palmes si légères/Parmi tous ces enfants errants » (H.I., p.32). « Ici là-bas/Ailleurs encore/Il arpentait les déserts/ Irréductible égaré/ Lumières évanescentes/ Jours oubliés/ Dans la tourmente des soirs/Enchaînés ses lierres aux sables mouvants » (H.I., p. 34).

Ce qu'on remarque à la lecture de T. Bekri, c'est que sa poésie, outre qu'elle est l'expression d'une résistance authentique contre tous les risques d'érosions de l'esprit et du corps, elle est un voyage dans l'infini mystère des êtres et des choses, un chant illuminé, un éloge du monde, une chaude et savoureuse sylve qui nourrit l'épopée des jours, libre vent qui salue le pollen de la vie. Face à ces paysages sombres de l'exil, la mer (le seuil de l'absence du pays natal) est l'espace retrouvé, le paysage préféré du poète ; c'est le souffle du vent libérateur. Grâce à la mer —élément marin qui revient souvent sous la plume du poète et qui révèle une signification extrêmement symbolique—, le poète part à la redécouverte de nouveaux lieux et espaces avec comme seul et unique bagage, une parole poétique capable de transcender toutes les frontières spatio-temporelles pour s'enrichir

des apports universels : « Il invitait la mer/Dans les bras de la ville sourde/Marcheur inconsolable » (H.I., p. 9), « Combien de cris/Mer/Te faut-il/Pour pardonner/A nos voix leurs étés/A nos hivers leurs printemps » (p. 18), « Et tou-

jours lui revenaient/Les appels de la mer/Vagues rebelles/Écumes brumeuses » (p. 27), « Offertes comme des voiles/Aux lointaines mers/Ses vaines évasions » (p. 38), « Enrouée dans la pénombre/Comment te retrouver mer/ Par nos fols oiseaux délaissée » (p. 56), l'avant dernier vers fait allusion à cet élément tant chanté dans presque tous les recueils du poète tunisien : « Le cœur rompu aux feux de la mer/Dispersées ses cendres dans l'univers ».

La mer pour le poète de Gabès, est un infini où il peut, insouciant, nomadiser. Les chants poétiques de T. Bekri ont, a-t-on dit, la douceur lisse des galets polis par les tempêtes et la houle ; des galets qui ne trouvent de repos sur aucun rivage.

* *Étudiant-Chercheur, Université de Paris IV-Sorbonne.*

Références :

- T. Bekri, "La langue française est mon exil", in « Le Nouvelliste », Haïti, jeudi 12 novembre 1985.
- T. Bekri, *Le cœur rompu aux océans*, L'Harmattan, Paris, 1988.
- "Tahar Bekri : la poésie du voyage et de l'étonnement", propos recueillis par M'Henni, in « Le Temps », n° 4424, Tunis, 16 mars 1989.
- T. Bekri, "Je ne rejette pas le poids de l'Occident — mais je suis vigilant", Propos recueillis par M'barek Ouled Bey, in « Châab », Nouakchott, Mauritanie, 11 septembre 1986.
- T. Bekri, « Journal de neige et de feu » (en arabe), Ed. L'Or du temps, Tunis, 1997.
- T. Bekri, *L'Horizon incendié*, Ed. Al Manar, Casablanca, septembre 2002.